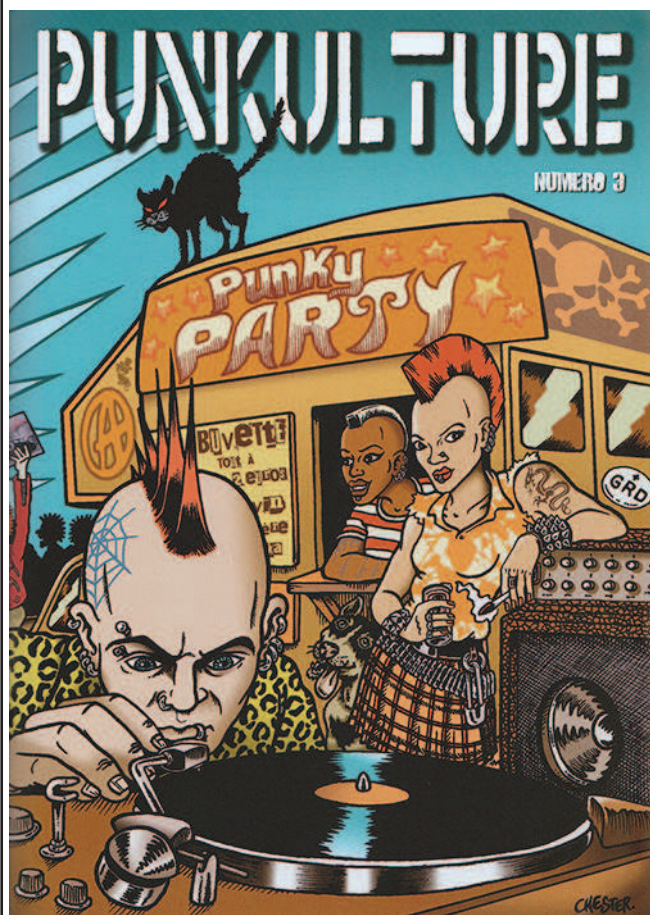




442ÈME RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 118



442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE
(33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<http://www.la442rue.com>

Greetings :
Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN
PRESIDENT DOPPELGANGER & LEO "Baby Fourbos"
ZERIC (Trauma Social)
CHUCK TWINS CALIFORNIA
RICHARD (Joyliner)
MANU (Baston Labaffe)
VINCENT (Punkulture)
RAF (Police On TV)
LAURENT & BEUSSE (PYHC)
Joey SKIDMORE

RIP :
Umberto ECO

Dimanche 28 février 2016 ; 19:03:16
(Night shadows time)

ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit. Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>

Stay tuned.



The CREATION : Our music is red with purple flashes (CD, Edsel Records)

L'histoire de Creation commence en 1963 avec le groupe Jimmy Virgo and the Blue Jacks qui se forme à Cheshunt, une banlieue d'ouest de Londres. Il comprend le chanteur Jimmy Virgo, les guitaristes Mick Thompson et Norman Miffen, ce dernier avait été membre des Drifters, l'une des premières moutures des Shadows, le bassiste John Dalton et le batteur Jack Jones. Peu après, le chanteur Kenny Lee remplace Jimmy Virgo et le groupe devient Kenny Lee and the Mark Four. Fin 63, c'est le guitariste Eddie Phillips qui remplace Norman Miffen tandis que Kenny Lee reprend son vrai patronyme de Kenny Pickett et que le groupe raccourcit son nom en Mark Four. En 64, Mark Four fait paraître 2 singles sur Mercury, sans succès. En 65, John Dalton quitte le groupe pour remplacer Pete Quaife au sein des Kinks, Tony Cooke prenant alors sa place. De son côté, Mick Thompson, qui quitte également Mark Four, n'est pas remplacé, Eddie Phillips restant le seul guitariste du groupe qui devient donc un quartet. Mark Four sort 2 nouveaux singles, "Hurt me (if you will)" sur Decca en août 65 et "Work all day (Sleep all night)" sur Fontana en février 66. Toujours sans succès. En avril 66, Mark Four prend comme manager Tony Stratton-Smith qui impose 2 changements. D'abord le remplacement du bassiste Tony Cooke par Bob Garner, ex Tony Sheridan Band, puis un changement de nom, Mark Four devenant Creation. Si les singles de Mark Four n'avaient pas connu le succès, ils avaient néanmoins attiré l'attention de Shel Talmy, le producteur des Who et des Kinks, qui devient celui de Creation. Le 1er single, "Making time", paraît en juin 66 sur Planet, le label de Talmy. Il atteint une honnête 49ème place. En octobre 66 paraît un nouveau single, "Painter man", qui fait un peu mieux que son prédécesseur en Angleterre, 36ème, mais, surtout, qui cartonne en Allemagne, 8ème. Cette chanson restera le plus gros succès du groupe. Début 67, Creation connaît un nouveau changement de personnel, le bassiste Bob Garner laisse sa place à Kim Gardner pour lui-même remplacer Kenny Pickett au chant. Cette formation fait paraître le single "If I stay too long" en juillet, qui ne se classe qu'en Allemagne. Peu après paraît un autre single, "Tom tom", uniquement en Allemagne, puis l'album "We are paintermen", uniquement en Europe continentale, excluant donc l'Angleterre. Durant la période 66/67 paraissent 4 singles aux Etats-Unis, aucun ne connaissant le succès. Un succès qui ne concerne plus que l'Allemagne et la Scandinavie, à l'instar de nombreux autres groupes anglais qui ont du mal à se faire entendre dans leur propre pays. Fin 67, Creation fait néanmoins paraître un nouveau single en Angleterre, "Life is just beginning", sans succès, avant de voir le guitariste Eddie Phillips quitter le groupe, bientôt suivi, en février 68, par le chanteur Bob Garner. Ce qui marque la fin de Creation. Du moins pour un temps très court. En effet, le succès du groupe est toujours vif en Europe continentale, ce qui amène le batteur Jack Jones à le reformer avec le chanteur Kenny Pickett de retour aux affaires et le bassiste Kim Gardner. En revanche, Eddie Phillips refuse de reprendre son poste qui est dévolu au guitariste Ronnie Wood qui vient de se faire éjecter du Jeff Beck Group après avoir fait partie des Birds et avant de devenir le guitariste des Rolling Stones. Creation sort un nouveau single, "Midway down" en avril 68, mais le groupe finit par jeter définitivement l'éponge en juin. Ce qui n'empêche pas 2 nouveaux singles de paraître fin 68, à titre posthume donc, uniquement en Allemagne. L'histoire du groupe ne s'arrête cependant pas là, connaissant 2 reformations. En 87, ce sont Kenny Pickett, Eddie Phillips, John Dalton et Mick Avory, l'ancien batteur des Kinks, qui reforment le groupe qui sort un single, "A spirit called love", et enregistre de quoi faire un album qui ne verra jamais le jour. En 94, nouvelle tentative, avec Pickett, Phillips, Bob Garner et Jack Jones, soit la formation originale de Creation. Une formation qui sort l'album "Power surge" en 96 sur le label anglais Creation, ainsi nommé en hommage au groupe. Kenny Pickett meurt en 97, ce qui n'empêche pas le groupe de continuer avec Bob Garner au chant. En 2004, le label anglais Cherry Red sort l'album "Psychedelic rose" constitué du 45t de 87 et de chansons enregistrées pour l'album abandonné cette même année. A peu près à la même période, Bob Garner et Jack Jones quittent Creation, laissant Eddie Phillips seul maître à bord d'un groupe qui existe toujours aujourd'hui avec, outre Phillips, le bassiste Tony Barber, le batteur Kevin Mann et le chanteur Simon Tourle. Pour ce qui est de cette compilation, elle propose l'intégralité des morceaux parus durant la première partie de carrière de Creation, les enregistrements des années 60, tous produits par Shel Talmy. Elle exclut donc les disques parus dans les années 80 et 90. Le titre de ce CD est inspiré d'une déclaration d'Eddie Phillips à qui, un jour, un journaliste demandait de décrire la musique de Creation. On était alors dans la deuxième moitié des années 60, en pleine période psychédélique, et la réponse de Phillips est dans l'air du temps. Même si la musique du groupe était beaucoup plus

diversifiée que ce que pourrait laisser supposer cette phrase. En 3 ans, de 66 à 68, Creation est passé de la pop anglaise à l'avant-garde avec étapes obligatoires par le rock ou le psychédéisme. Produit par Shel Talmy, on ne s'étonnera pas d'entendre des réminiscences héritées des Kinks ou des Who par exemple. Mais les autres groupes à succès contemporains ne sont pas non plus passés inaperçus, Beatles en tête ("Ostrich man"). Ceci étant, la véritable trouvaille sonore du groupe, on la doit à Eddie Phillips qui, un jour, à l'idée de jouer de sa guitare avec un archet de violon. Un gimmick flagrant sur les 2 premiers 45t de Creation, les 2 seuls succès anglais, "Making time" et "Painter man". Une idée de génie que peu de gens lui créditeront puisque, une paire d'années plus tard, en 68, un autre guitariste reprend à son compte cette astuce sonore, d'abord avec les Yardbirds puis avec Led Zeppelin, avec un succès autrement plus conséquent. Du coup, pour beaucoup, Jimmy Page paraît être l'inventeur de ce style. Un Jimmy Page qui n'est pas à une imposture près, lui qui a aussi allègrement pompé les riffs de grands bluesmen, Willie Dixon ou Howlin' Wolf, s'en attribuant sans vergogne la paternité avant que la justice, bien des années plus tard, ne rende à César ce qui lui appartenait, mais c'est une autre histoire. En 24 titres, cette compilation fait donc le tour du sujet Creation, une intégrale des chansons officiellement parues à l'époque, que ce soit en Angleterre, aux Etats-Unis ou en Allemagne, puisque certains de ces morceaux sont spécifiques à l'un ou l'autre de ces pays (comme les 2 versions, l'une anglaise, l'autre américaine, de "How does it feel to feel", toujours avec l'archet de Phillips), y ajoutant une poignée de titres restés longtemps inédits, même si tous ont déjà fait l'objet, par le passé, d'une résurrection discographique sur les différentes compilations dévolues à Creation. A ma connaissance, il s'agit néanmoins du travail le plus complet concernant la discographie 60's d'un groupe injustement oublié aujourd'hui. Notons que le répertoire est constitué d'une grosse majorité d'originaux, ce qui n'a pas empêché le groupe d'aller chercher chez Dylan ("Like a rolling stone"), Billy Roberts via les Leaves ou Jimi Hendrix ("Hey Joe") ou Larry Williams ("Bonnie Moronie", "Mercy, mercy", "mercy"), entre autres, de quoi compléter ses rayonnages.

The COME'N GO : Tumbling heights (CD, Voodoo Rhythm Records - www.voodooorhythm.com)

The Come'N Go se foutent pas mal d'atteindre une quelconque notoriété. Leur but ultime n'est pas de faire construire une piscine en forme de guitare dans leur jardin. Ils ne risquent pas de courir les cocktails mondains. Et vous avez toutes les chances de passer à côté de ce quarterons de terroristes sonores. Pourtant, le groupe ne date pas d'hier. Il s'est formé en 2001 en Suisse et en est déjà à son quatrième album. Vous me direz, on a connu plus stakhanoviste comme moyenne. Oui-da. Mais, primo, je ne pense pas que le mineur ukrainien, porte-parole pseudo-prolétaire de la propagande stalinienne, soit vraiment une idole pour les sagouins de Come'N Go. Secundo, je ne suis pas sûr qu'ils se soucient de quelque manière que ce soit d'abreuver le marché du disque de leur garage-trash-punk foutraque et anarchique. Et merde, tertio, je viens de griller l'effet stylistique que je m'étais juré de chantourner pour vous parler de la musique du groupe. Bon, en même temps, vu le bordel que le quatuor fout sur disque (sur scène, j'imagine même pas), je ne sais pas si un laïus académico-classique siérait vraiment à une telle description. Come'N Go, c'est des guitares disloquées qui giclent de partout, de préférence tout en distorsion et en larsen, une batterie qui crachote comme un tubard ou comme un tacot hors d'âge, mais qui se prend néanmoins pour Usain Bolt en cavalant comme si elle avait une meute de chacals aux fesses. C'est aussi une paire de chanteurs, Marina, la batteuse, et Philippe, l'un des 2 guitaristes, qui pleurent leurs mères comme si on leur avait branché une gégène sur les nibards ou les roubignolles. Ce que je vois de plus proche pour décrire leurs vocalises, ce serait la plainte cacochyme d'un loup-garou en plein trip hallucinogène après avoir bouloté un accro aux acides. Ajoutez à ça des claviers déglingués, le souffle des amplis qui prouve que ça joue vraiment en live dans le studio, une reprise de Bad Brains ("Attitude"), ou encore la production lo-fi extrême de Markus Stålhi, l'un des 3 frangins, tous guitaristes et chanteurs, de Roy and the Devil's Motorcycle, qui, non content de triturer ses potards dans toutes les directions, croit malin de rajouter du charivari bruitiste au boucan déjà fort prégnant généré par Come'N Go, et vous aurez compris que nos 4 helvétètes ne risquent pas de faire un jour la première partie de Muse ou de Lady Gaga. En revanche, si ce n'était un léger hiatus temporel, ils se seraient sûrement fort bien entendus avec un groupe comme les Monks, dont on peut considérer qu'ils sont les petits-enfants bâtards et putatifs, ce qui est un satané compliment et un éloge à leur sauvagerie intraitable. Pour ceux qui pensent que le

rock'n'roll est mort depuis longtemps, je ne saurais trop leur conseiller d'ouvrir leurs esgourdes de temps en temps et d'aller fouiller ailleurs que dans les poubelles nauséabondes du show-biz et du Top (40, 50, 100, ce que vous voudrez, c'est la même came frelatée), il y a encore, partout à travers le monde, des milliers d'irréductibles qui sont toujours persuadés que l'électricité binaire et le rythme tribal sont les plus belles inventions d'homo sapiens, même si l'australopithèque et le pithécantrophe ont laissé des traces dans son inconscient artistique.

SKIN A BUCK : Untitled (CD, Closer Records - www.closerrecords.com)

Nom d'un coton-tige ! Ca faisait combien de temps que je n'avais pas entendu un disque démarrer sur un bon vieux larsen en goguette. C'est tout juste si on n'entend pas le gars Budd Overdrive allumer son ampli juste avant. Au moins, y a pas d'équivoque, on sait tout de suite à qui on a à faire. On est sûr que ça va être du rock'n'roll de première bourre, du genre à vous récurer la tuyauterie et vous débourber tous les orifices. D'ailleurs, le titre d'ouverture de cet album, celui qui larsen sans prévenir, ne s'intitule pas "Anal wail" par hasard. Certes, la musique sert d'abord à décaper la trompe d'eustache, mais pas que. Si vous avez l'autre bout de la canalisation qui pleure sa race après une chaude soirée d'excès en tout genre, Skin A Buck peut aussi vous sonder le fondement pour beaucoup moins cher qu'un proctologue. Bon, après, c'est sûr que les effets secondaires ne sont peut-être pas les mêmes, mais on en a aussi pour son argent. Ces considérations basement physiologiques étant évacuées, si je puis me permettre cette litote, revenons à nos moutons... euh, je veux dire à nos chimpanzés, vu que notre duo d'écorceurs de muqueuses, s'il pose bien en couverture de ce disque, préfère laisser sa place à une paire de quadrumanes tout aussi mélomanes au verso. Ce qui risque fort d'occasionner quelques réflexions peu amènes chez les bas du front qui ne voient dans le rock'n'roll qu'un vacarme à peine digne d'humains normalement constitués. Mais bon, on a l'habitude, on ne va quand même pas se formaliser pour si peu. Et puis venant des descendants petit-bourgeois et coincés du cul de ceux qui, en 1910, s'extasiaient sur "Et le soleil s'endormit sur l'Adriatique" de Joachim-Raphael Boronali, pas de quoi s'offusquer de leurs goûts de chiotte. Pour ceux qui ne paieraient rien à cette histoire, le vrai nom de ce peintre excessiviste était Lolo, âne de son état, la bestiole appartenant au Père Frédé, le patron de l'époque du Lapin Agile. C'est dire si les animaux sont parfois capables de plus de créativité que certains hominidés au cerveau sous-développé. Ceci étant, apparemment, Skin A Buck m'ont l'air parfaitement humains. Même si on pourra toujours objecter que l'homme est un singe comme les autres. Après tout, ne sommes-nous pas qu'une seule grande et belle famille ? OK ! Vous me direz que mes conneries métaphysiques, c'est bien joli, mais ça ne fait pas vraiment avancer le schmilblick. C'est vrai, aussi vais-je me discipliner un peu et vous parler du sujet principal de cette chronique. Un groupe et son disque. Or donc. Skin A Buck est un duo guitare-batterie breton, lorientais plus précisément. Voilà qui en dit déjà long sur leur potentiel, la Bretagne étant définitivement la terre la plus rock'n'roll du royaume de France occidentale. Et le rock'n'roll, nos deux armoricains savent le distiller avec doigté. Ils le prouvent en 14 titres et une quarantaine de minutes. Pas question de perdre son temps en vaines circonlocutions. Pas comme moi. Je prends les devants, j'en vois déjà qui commençaient à vouloir l'ouvrir dans le fond. Un rock'n'roll foutraque, garagiste, cramé, râpeux, égrillard ("Once again (I fucked the dog)", quand je dis qu'il y a de la bestialité chez nos deux sacrépants), dopé à l'iode et titillé au chouchen. Au passage, Skin A Buck en profite pour réhabiliter un combo à l'équilibre mental un chouia borderline, Fang, avec "The money will roll right in", peut-être le titre le plus écrasant du disque. Fang, un groupe hardcore californien dont le chanteur, Sam McBride, a même étranglé sa petite amie, c'est dire si on est en bonne compagnie. Faut dire aussi que l'abus d'héroïne n'a jamais rendu très intelligent. Seconde reprise de l'album, encore plus barrée, si si c'est possible, "No limits", un truc disco-dance des années 90 de 2-Unlimited. Personnellement, je ne connais pas l'original, et j'ai franchement pas envie, mais qu'on se rassure dans les chaumières, la version Skin A Buck est fidèle au credo du duo, rock'n'roll décongestionné et trash givré. Ouf ! On a eu un peu peur sur ce coup-là. La prochaine fois, évitez quand même Boney M, j'en connais dont le coeur pourrait dévisser sans prévenir.

WESTERN MACHINE : From Lafayette to Sin City (CD, Bullit Records - www.bullitrecords.com)

On ne dira jamais assez combien la mythique de l'ouest américain a pu imprimer sa marque indélébile sur nombre de jeunes esprits européens. J'en sais quelque chose, j'appartiens à cette rade de stigmatisés. Comme les 3 cowboys dandys de Western Machine qui viennent de pondre un album entier dédié à leur rêve de grands espaces. Une petite présentation s'impose, histoire de savoir à quel genre de pistoleros on a à faire. Parce que bon, c'est bien beau de vouloir défier le premier venu au milieu de la rue dans le soleil couchant, mais c'est quand même mieux de connaître la réputation du lascar qui risque de défouailler plus vite que vous. Ca peut vous éviter de faire la connerie de votre vie... Enfin, vie, si le mec en face dégaîne plus vite qu'il ne chique, la vôtre pourrait bien connaître une fin aussi abrupte qu'inattendue. Donc, pedigree de notre petit monde. A ma gauche, Seb le Bison, guitariste et chanteur dont la crosse du Colt présente un tel nombre d'encoches qu'on se demande s'il reste encore de la place pour une ou deux supplémentaires. C'est que le gaillard au regard ténébreux n'est pas tombé de la dernière pluie, officiant aussi au sein de Rikkha. A ma droite, Jesus la Vidange, bassiste chez les mêmes Rikkha sous le nom de Marion la Vidange, sorte de Calamity Jane transgenre à qui je ne me risquerais pas de mettre la main aux fesses, j'imagine que les torgnoles doivent tomber dru. Au centre, François François, la force pas si tranquille vu le sort qu'il fait subir à ses tambours et tam-tams. Même les indiens font sous leur pagne quand retentissent ses roulements au coeur de la nuit. Accessoirement, lui aussi officie dans une autre coterie, Paris Combo. Tiens, il y en a qui tourment les talons. Eh oui, quand on sait, on réfléchit mieux. Sinon, quid du premier album de ce ramassis de chatouilleux de la gâchette ? Vous vous doutez bien que c'est pas de la pop pur sucre ni du reggae mou du genou. Western Machine c'est du rock'n'roll buriné, patiné, crasseux, poussiéreux, du rock'n'roll qui sent le plat de fayots et le café tord-boyau, du rock'n'roll de feu de camp et de belle étoile, du rock'n'roll poussé au cul par un troupeau de longhorns, voire de bisons les jours de malchance, ou carrément la meute de loups dans un grand élan de poisse tenace. C'est qu'on a pas toujours l'heur de sortir une quinte flush royale de sa manche quand on se retrouve dans un bouge enfumé par le gris de Virginie et empuanti par la sueur de la piste. Pour gagner quelques misérables dollars, Western Machine nous entonne ses longues chevauchées à travers les Grandes Plaines, les Montagnes Rocheuses, les déserts, les villes-frontière. Des bayous de Louisiane à un Las Vegas dévoyé par Frank Miller, c'est en Ford Mustang qu'ils font la nique aux vautours, aux crotales et aux tarentules, glanant au passage la matière de leurs road-songs hantées et obsédantes. De l'instrumental "Hey Western Machine" ("Western Machine is kicking your ass", comme profession de foi, on n'a pas trouvé mieux) à un "D blues" lancinant, ils nous racontent des histoires d'hommes morts ("Dead man"), ce qui ne manque pas dans l'ouest, ou de zombies ("Walkin' dead"). Ils rendent hommage à la grande Traci Lords ("You're hot", tu m'étonnes) ou à Lemmy Kilmister ("Mustang"), mort les bottes aux pieds, ils croisent la route de héros solitaires ("Lonesome hero"), dans les westerns, de John Ford à Quentin Tarantino en passant par Sergio Leone, il n'y a que ça, sans songer un seul instant au salut de leur âme ni à leur rédemption ("Sin City", l'autre nom de Las Vegas, chanson sur laquelle Juliette Dragon, ci-devant chanteuse de Rikkha, miaule, feule et rugit comme une effeuilleuse perverse devant un parterre de garçons vachers avinés et en rut). Ouai, cet album est la parfaite bande-son d'un crossover entre le western baroque et le road-movie post-apocalyptique. S'il ne vous apparaît pas de visions à l'écoute du truc, c'est que vous n'avez pas assez forcé sur les petites herbes du Mexique ou que votre whisky n'est pas assez frelaté. Western Machine s'accommode mal du romantisme des pieds-tendres. Western Machine convient mieux à la rusticité de la brute épaisse, du pedzouille dégénéré, du primitif mal dégrossi. Le tout est de savoir de quel côté vous vous rangez et si vous méritez que Western Machine se décarcasse pour vous.

E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.



442eme RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl - 8 €
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl - 8 €
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl - 8 €
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl - 8 €
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl - 8 €
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl - 8 €
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP
16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc - 19,5 €
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl - 8 €
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland
(CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage - 15 €
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl - 8 €
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars - 15 €
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4
tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl - 10,5 €
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP
3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles - 8 €
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc - 8,5 €
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl - 8 €
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of the
Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's
first band - 15 €
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,
Chron Gen & Motörhead - Red or clear vinyl - 21,5 €
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first
five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl - 19,5 €
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at Rockpalast
(LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Download
code - Black vinyl - 23,5 €

POLICE ON TV : Le facteur est passé (CD, Trauma Social)

Vous savez ce que c'est, on attend toujours avec impatience le facteur, ce dispensateur de bonnes nouvelles et de cartes postales ensoleillées. Sauf que, des fois, y a un bug dans la livraison. Prenez Police On TV, ils reçoivent une belle lettre à en-tête de leur employeur préféré. Chouette, se disent-ils, ça doit être l'augmentation qu'on attend depuis 25 ans. Au lieu de ça, la missive ne contient qu'un lapidaire "Vous êtes viré !". C'est des coups à vous faire avaler l'apéro de travers. Notez, ils ont encore du bol, ils ont été prévenus de leur licenciement. Bientôt, grâce à la loi "travail" de l'axe ultra-libéral Valls-Macron-EI Khomri, même plus besoin de prendre de gants, les patrons pourront simplement laisser votre paquetage à l'entrée de l'usine un beau matin à l'embauche, sans crier gare. C'est retour vers le passé glorieux d'avant 1936, quand l'ouvrier était taillable et corvéable à merci. Encore un effort et on reviendra carrément à l'esclavage, ça coûtera toujours moins cher. Parce qu'il faut bien filer son pognon à l'actionnaire, faut pas déconner. Combien d'entre vous, début 2015, ont vu passer cette information soigneusement dissimulée au milieu d'autres nouvelles nettement plus essentielles comme la couleur de la petite culotte de Miley Cyrus ou les aphorismes hautement philosophiques d'un abruti de footballeur ? Après avoir reçu 20 milliards de cadeaux fiscaux d'un gouvernement soi-disant socialiste, les entreprises du CAC 40 ont augmenté de 30% les dividendes versés à leurs actionnaires. C'est la fête dans les conseils d'administration, moins dans les chaumières. Du coup, on comprend qu'ils soient un peu vénères les Police On TV. Leurs 2 premiers albums ne respiraient déjà pas la rigolade pouet-pouet ni la sérénité zen, les choses ne se sont pas arrangées ces derniers temps. Outre leur licenciement forcément rendu nécessaire

par la conjoncture économique catastrophique, Police On TV se sent monter les abeilles et est prêt à ressortir les armes, histoire de dessouder du curé, de préférence pédophile, mais tant que ça porte une soutane, ça le fait, ça peut aussi être de l'imam ou du rabbin, pas de ségrégation, du bourgeois, du facho, c'est pas ce qui manque depuis qu'on a redécouvert, au détour d'une page de dictionnaire, le mot "décomplexé", du beauf, du politicien. Vaste programme, j'en conviens, mais on a beau être punk (ancien ou moderne, évitons de rejouer la bataille d'Hernani), ça n'empêche pas d'avoir de l'ambition et de rêver à un monde meilleur, débarrassé de ses parasites et de ses prédateurs. Ah oui, une dernière chose, le facteur n'y est pour rien, il n'est que le messager, pas le responsable, pas la peine de lui courir sur la casquette. Demain, c'est peut-être une carte postale qu'il mettra dans la boîte, avec une belle plage, un beau soleil ou une belle paire de fesses pour égayer la journée.

KROSKA : Guerrier trojan (CD, Rusty Knife Records/Punk'Eure/Has Been Mental/Ronce Records/Trauma Social)

Deuxième (ou troisième selon qu'on considère le premier comme une démo ou un vrai) album du groupe occitan, "Guerrier trojan" propose un mix de punk, de ska et de oi ! Ce qui reste le credo musical de Kroska depuis 10 ans que le quatuor existe. Première constatation, ça marave sévère. Le son est à la hauteur électrique du message antifasciste clairement proclamé sur la dizaine de titres du disque. Les mélodies sont intenses et solides, le chant est rageur, le tout est joué en surmultipliée, et le petit plus est évidemment cette rythmique ska qui sous-tend quasiment tout l'album. Difficile de ne pas se mettre à danser à l'écoute du bazar, alors que, en général, c'est beaucoup moins évident sur de la oi ! plus "classique", à part pour un pogo méchamment viril. Reste le dernier titre, "Bonus", ou plutôt "Soir de match", dont je ne sais que penser. Est-ce du premier degré ? Auquel cas le discours de tolérance prôné par ailleurs en prend un méchant coup dans le carafon. Est-ce du second degré ? Auquel cas je comprends mieux sa présence ici. Parce que le foot, en matière d'ouverture d'esprit, on a quand même connu plus accommodant, tant sur le terrain que dans les gradins.

COCAINE PISS : The pool (CD, Hypertension - <http://hypertensionrecords.com>)

Putain, là, ça avoine grave ! Le groupe liégeois a décidé que le temps lui était compté et qu'il ne lui fallait donc prendre en compte qu'une seule unité de mesure pour ses chansons, la minute-étalon. Avec 12 titres en moins d'un quart d'heure, le contrat est rempli quasiment à la lettre. Quant au côté philosophique de la chose, on le cherchera dans la même énergie dévastatrice, des titres comme "Incest", "Pussy", "Fuck this shit" ou "Tourette" sont suffisamment explicites, non ? Le quatuor navigue dans des eaux à forte teneur en hardcore, en crust, voire parfois en noisy, ou même plus prosaïquement en rock'n'roll, comme en témoigne "Waiting" qui, sans être une reprise du titre éponyme des Sonics, n'en est pas moins salement inspiré par celui-ci. Cocaine Piss a fait ses humanités au son de quelques classiques intemporels, ce qui vaut toujours mieux que de s'esbaudir devant les niaiseries que le music business tente vainement de faire passer pour du rock. Cocaine Piss ne considère ce premier disque que comme une démo, quand même produite par Steve Albini, il y a pire comme entrée dans la vie mondaine, et le groupe s'est déjà attelé à l'élaboration de son premier vrai album, toujours sous la houlette du sorcier de Chicago. Au rythme où ils balançaient leurs bastos soniques, façon Kalashnikov atteinte de bégalement aigu, le dit album pourrait bien contenir sa trentaine de titres, de quoi, cette fois, couvrir les 2 faces d'un 33 tours, puisque celui-ci, dans sa version vinyl, n'en couvre qu'une (dont un tiers du pressage se décline en un beau jaune pisse, comme la pochette, histoire de coller au nom du groupe, quitte à faire dans le concept, autant aller jusqu'au bout... si je puis m'exprimer ainsi). Ils auraient même pu sortir ce disque en 7", ça aurait tenu. Un conseil quand vous écoutez le machin, évitez de faire comme avec la pub à la télé, n'allez pas aux cagoinces une fois la lecture enclenchée, vous risqueriez d'en revenir après la fin du disque, il faudrait alors tout recommencer. Non pas que ça soit domageable au demeurant, c'est juste que, de temps en temps, il est bon de penser aussi aux voisins qui, une fois de plus, vont devoir arrimer leurs bibelots pour ne pas les voir entamer une danse de Saint-Guy incontrôlable sous les coups de boutoir supersoniques de ces belges surexcités. Coup de bol, ceux-là ne viennent pas de Molenbeek et sont fréquentables.

LUTECE : From glory towards void (CD, Swamp Records)

D'aucuns, beaucoup, cherchent à s'attirer les faveurs des trompettes de la renommée pour devenir riches et célèbres. Lutece, eux, préfèrent emboucher les carnyx gaulois pour mieux effrayer leurs ennemis et, à en juger par les thèmes développés sur ce disque, ils sont nombreux. Pour l'heure, le groupe est plutôt dans sa période Gergovie, en tout cas pas Alésia, puisqu'il semble avoir le vent en poupe avec la sortie de ce deuxième album. En 10 ans d'existence et après une première démo et un premier EP, la progression est constante et implacable. Lutece est en campagne et ne s'arrêtera pas en si bon chemin. Pour ma part, ça n'était pourtant pas gagné, car le groupe fait du black métal, style auquel je suis assez peu sensible. Je peux même dire que, en général, je trouve le black très chiant, souvent à cause de la prégnance des claviers qui me rappellent trop les boursoufflures du rock progressif. Fort heureusement, point de claviers chez Lutece, du coup, c'est uniquement à la force des guitares que le groupe conquiert son audience, ce qui correspond mieux à ma propre conception de la chose. Des guitares qui ont la force de pénétration d'une charge de cavalerie, ou de blindés, selon les époques, savamment appuyée par le pilonnage en règle d'une artillerie à la précision chirurgicale. Le tout encouragé par la voix d'Hesgaroth, chanteur et général en chef qui, tel un moderne Brennus, se lance à l'assaut d'une Rome décadente et pervertie par les pires maux de nos sociétés modernes, l'argent roi, l'esclavage industriel, l'intolérance religieuse, politique ou philosophique. Pas sûrs que, à eux seuls, ils parviennent à prendre le Capitole, ça ne les empêche pas d'essayer. Il n'y aura pas toujours des oies pour défendre l'injustice dont elles sont pourtant les premières victimes, lobotomisées par les discours démagogues de dirigeants autoproclamés et imbus d'eux-mêmes. La guerre est certes une saloperie, mais elle reste parfois le dernier recours face à l'indifférence et à l'arrogance.

STUBORA : Résurrection (CD autoproduit - www.stubora.com)

Que de chemin parcouru par Stubora depuis presque 20 ans. En effet, en recherchant dans mes archives, j'ai retrouvé le premier album reçu de ce groupe lorrain, et il remonte à 1997, c'est dire s'ils sont constants dans l'effort. Pas mal de changements de personnel sont intervenus au cours de ces 2 décennies et il s'est écoulé presque 2 ans depuis l'album précédent, "The almighty", ce qui explique probablement le choix du titre, "Résurrection", histoire de marquer un nouveau départ. D'ailleurs, pour mieux enfoncer le clou, l'intérieur du digipack affiche cette citation : "Today is day one". Stubora n'est sûrement pas un moderne Lazare mais, apparemment, le groupe repart sur de nouvelles bases, à commencer par les textes. A l'origine, Stubora chantait en anglais. Sur "The almighty", une mutation s'était déjà amorcée puisque 5 des 11 titres étaient chantés en français, l'un d'entre eux mêlant même les 2 langues. Aujourd'hui, "Résurrection" n'est plus chanté que dans la langue de Virginie Despentes (filiation lorraine oblige), manière pour Stubora de mieux maîtriser son propos. Des textes sombres, noirs, pessimistes, reflet d'un mal être diffus qui sous-tend notre société malmenée par des financiers sans foi ni loi et des politiques cyniques et corrompus, ce qui rejaitit forcément sur un quotidien de plus en plus morose, erratique, désespéré même pour certains. Musicalement, Stubora reste fidèle à sa mixture de métal pesant et de rock puissant, propulsé à l'électron libre. Je vous l'accorde, pour la fête de l'école du petit dernier, Stubora n'est peut-être pas le fond musical idéal, en revanche, pour soutenir une manif de sidérurgistes qu'on vient de jeter à la rue comme des malpropres, ça devrait être plus raccord. Quand on travaille la même matière première...

INTERNET

Quelques nouveautés chez **Still Unbeatable**, un album de **Garden Gang**, du glam-punk avec un invité de marque, **TV Smith**, et 2 45t de l'australien **Simon Chainsaw** à l'occasion de sa tournée européenne de printemps. Pour en savoir plus : www.still-unbeatable-records.com @@@ Le label vosgien **Kanal Hysterik**, en association avec **Guerilla Asso**, réédite le deuxième album de **Diego Pallavas**, "Série noire", sur un superbe vinyle jaune (à l'origine, le disque n'était paru qu'en CD), heureuse initiative : <http://sucette.kanalhysterik.com> @@@ Comme ils le disent si bien, feu d'artifice de nouveautés chez **Beast Records** : **Madcaps**, **Gravel Route** (psyché-blues montréalais), réédition CD du premier album (tirage initial uniquement en vinyle) de **Sapin** plus la sortie concomitante du deuxième album, quatrième albums respectifs des one man bands **Blue Against Youth** et **Chicken Diamond**, troisième album de **Head On** avec un single en éclaircur, deuxième albums respectifs de **Kaviar Special**

et **Weird Omen**. Y a pas à dire, la bête a faim, va falloir faire le plein de croquettes : www.beast-records.com @@@ Chez les américains de **Fat Possum** aussi on s'active pour emballer les dernières nouveautés : **Sunflower Bean** (psyché-fuzz) ou **Blaze Foley** (blues folk country 70's) entre autres : www.fatpossum.com @@@ www.mamievandoren.com

Mamie Van Doren est l'un de ces nombreux sex-symbols qui parsèment l'histoire d'Hollywood. Née en 1931, elle a amplement joué de (et avec) sa plastique pour le moins débordante. Aujourd'hui encore, plutôt bien conservée pour son âge, elle n'hésite pas à poser nue pour son mari. Une photo prise en 2015 s'affiche d'ailleurs dès l'ouverture de son site officiel. Et, honnêtement, on lui donnerait facilement plusieurs décennies de moins que son âge réel. Ne vous attendez pas à en apprendre beaucoup sur elle en visitant son site, ce n'est pas la ligne éditoriale. Ces pages sont dédiées à son propre culte, qu'elle cultive habilement, et elle aurait tort de se priver puisque, à l'instar d'une **Jayne Mansfield** ou d'une **Marilyn Monroe**, elle a fait fantasmer des générations entières d'adolescents boutonneux. La seule différence, c'est qu'elle encore de ce monde pour continuer à profiter de sa notoriété. Non pas, d'ailleurs, qu'elle ait joué dans des chefs d'oeuvre du 7ème art, malgré une filmographie honnête, une quarantaine de films entre 1951 et 2002. Elle a cependant su sentir le vent tourner, et notamment s'accrocher au train du rock'n'roll. Elle est ainsi la première actrice à chanter du rock'n'roll, tant à l'écran que sur disque. Son film le plus célèbre reste "Untamed youth" en 1957, dans lequel elle interprète 4 chansons, accompagnée notamment par **Eddie Cochran**, des chansons qui paraissent en EP pour en accompagner la promotion. L'année suivante, 1958, on la retrouve dans "High school confidential" avec **Jerry Lee Lewis**. Et c'est en 1959 qu'elle apparaît nue pour la première fois à l'écran, dans "Girls town", une révolution à Hollywood. En 1966, pour la seule et unique fois, on voit Mamie Van Doren et Jayne Mansfield ensemble dans "The Las Vegas hillbillies", avec aussi le chanteur country **Ferlin Husky**. Elle a aussi partagé l'affiche avec des pointures comme **John Wayne**, **Janet Leigh**, **Robert Mitchum**, **Jane Russell**, **Vincent Price**, **Tony Curtis**, **Anne Bancroft**, **Clark Gable**, **Doris Day**, **Lee Van Cleef**, **Jackie Coogan**, **Mickey Rooney**, **Jean-Pierre Aumont**. Avec un statut de sex-symbol et un tour de poitrine frisant les 105, on ne s'étonnera pas d'apprendre que "**Playboy**" l'a faite poser dans ses pages, même si elle ne le fera que 2 fois, toutes 2 en 1963 pour promouvoir le film "3 nuts in search of a bolt", et si elle ne sera jamais une playmate. Les pages les plus intéressantes de ce site sont une filmographie sélective et, bien sûr, les nombreuses photos, certaines d'entre elles, délicacées, étant d'ailleurs vendues dans la boutique en ligne.



www.hank3.com

Pas toujours facile de porter un nom célèbre. Et encore moins d'avoir aussi le prénom qui va avec. Mais certains parviennent à se démarquer de leurs ancêtres. Ainsi en va-t-il de **Hank Williams III**, petit-fils du grand **Hank Williams** (1923-1953), l'un des meilleurs musiciens country de tous les temps, et fils de **Hank Williams Jr** (né en 1949), lui aussi chanteur country, mais dans une veine plus "moderne", plus nashvillienne, donc déjà moins intéressante que celle

de son géniteur. Hank Williams III, né en 1972, est donc aujourd'hui dépositaire d'un héritage que beaucoup n'auraient pas su gérer. Mais il a su astucieusement le faire fructifier. Bon sang ne saurait mentir, Hank III s'est, lui aussi, lancé dans une carrière country, mais pas avant 1999, à 27 ans donc. Depuis cette date, il a sorti une dizaine d'albums, dont les 5 derniers, depuis 2011, sur son propre label, **Hank3 Records**. C'est que le bonhomme, comme son grand-père, à qui, physiquement, il ressemble d'ailleurs de manière troublante, cultive une méfiance malade de l'égard de la country aseptisée de Nashville, plus motivée par le business et par l'argent que par la musique elle-même. Aujourd'hui, cette country commerciale ne vaut pas mieux que la variété. Hank III a donc décidé, autant que possible, de se passer de Nashville, qu'il appelle d'ailleurs Trashville, ce qui montre bien le mépris dans lequel il tient ce business. C'est que notre homme, s'il s'est lancé si tard dans une carrière country, a commencé, dès la fin des années 80, par jouer dans des groupes punks. Aujourd'hui encore, parallèlement à sa carrière solo, il préside aux destinées d'**Assjack**, un groupe qui navigue entre hardcore punk, psychobilly et metalcore et qui, à ce jour, n'a sorti qu'un album en 2009. D'ailleurs, ses concerts actuels se divisent en 2 parties distinctes, une première typiquement country où il est accompagné d'un violoniste et d'un joueur de pedal-steel guitar, une seconde punk avec Assjack. Au fil du temps, Hank III a aussi participé à 2 groupes formés par **Phil Anselmo**, l'ancien chanteur de **Pantera**, le groupe hardcore punk **Arson Anthem** dans lequel il tient toujours la batterie et le groupe heavy metal **Superjoint Ritual** dans lequel il tenait la basse. On le voit, il n'a pas homme à se satisfaire d'une seule ligne de conduite. Ceci est son site officiel sur lequel vous pourrez acquérir le merchandising habituel (disques, t-shirts, patches, stickers, bagues, etc), prendre note de ses dates de concert, visionner quelques photos, voir sa discographie et en apprendre un peu plus sur lui via une petite biographie plutôt agréable à lire (en anglais, évidemment). Un personnage attachant trop méconnu dans nos contrées.



Bill HALEY e seus COMETAS : See you later, alligator e outros sucessos (LP, Bear Family Productions)

A la fin des années 50, le rock'n'roll se propage comme une traînée de poudre à travers le monde entier. Peu de pays échappent à l'épidémie, à part, peut-être, les dictatures les plus intégristes, et encore. Aux Etats-Unis, les pionniers sortent essentiellement des singles (78 tours puis 45 tours) et peu d'albums. Et quand ils sortent des LP, ce sont souvent des compilations de succès parfois augmentés de rares inédits. Dans ces conditions, les autres pays vont eux-mêmes concocter des compilations spécifiques aux marchés locaux. Là encore, ces compilations sont articulées autour de quelques succès emblématiques auxquels on adjoint des titres moins connus. Ce disque, en format 25 cm et en vinyl rouge, pour coller à la couleur dominante de la pochette, est la réédition, par le label allemand Bear Family, d'un album paru en 1957 au Brésil sur la branche locale de la multinationale Decca. L'album original contenait 8 titres, le plus célèbre d'entre eux étant l'un des plus gros succès de Bill Haley, "See you later, alligator", enregistré le 12 décembre 1955. La face A de ce 25cm est d'ailleurs dévolue à d'autres titres de cette année 55, dont un autre beau succès du rocker de Philadelphie, sa reprise du traditionnel "When the saints go marchin' in" devenu "The saint rock'n'roll", ainsi que "The paper boy" et "R.O.C.K.". Pour ce qui est de la face B, elle s'intéresse à des morceaux enregistrés en 56, l'instrumental "Rudy's rock", qui met en vedette le saxophoniste Rudy Pompilli, l'un des fers de lance de la deuxième formation des Comets, montée après le clash de 55, "Blue comet blues", signé du guitariste Franny Beecher et du contrebassiste Al Rex, ce dernier étant devenu membre des Comets après avoir fait partie de la toute première formation des Saddlemen, le premier groupe country de Bill Haley, "Rip it up", la reprise du classique de Little Richard, et "Teenager's mother". Pour faire bonne mesure, et parce que 8 titres, même pour un 25 cm, ça fait un peu chiche, Bear Family y a ajouté 2 bonus, "Two hound dogs" en face A (55 évidemment) et "Hide and seek" en face B (56 donc), une reprise de Big Joe Turner exceptionnellement chantée par Billy Williamson, le joueur de pedal-steel guitar des Comets, présent dans le groupe depuis sa formation en 52, et même depuis 49 puisqu'il était déjà là à la formation des Saddlemen. Le style de Bill Haley est un savant mélange de rhythm'n'blues et de country, avec la prééminence du saxophone sur la guitare, celle-ci étant surtout dédiée à la rythmique, et le prédominance de la contrebasse slappée. Le rock'n'roll de Bill Haley n'a pas grand-chose à voir avec le rockabilly d'Elvis Presley. Il est clairement destiné à la danse et au spectacle. Sur scène, ce n'est même pas Bill Haley qui se met en avant, laissant la vedette au saxophone (Joey Ambrose puis Rudy Pompilli) et à la contrebasse (Marshall Lytle puis Al Rex) qui rivalisent d'acrobaties avec leurs instruments, Haley ne venant sur le devant de la scène que pour chanter, se mettant en retrait le reste du temps pour assurer la rythmique avec sa guitare, ne prenant quasiment jamais de solo, il laisse ce soin à la pedal-steel guitar, héritage de ses premières années country. En matière instrumentale, les Comets sont tous des techniciens hors pair, ils sont clairement parmi les meilleurs musiciens des débuts du rock'n'roll, ce qui transparaît sur disque. Celui-ci en est un témoignage parmi d'autres. Saluons l'initiative originale de Bear Family de le rééditer à l'identique, avec la pochette kitch d'époque, même si on peut être étonné par le choix d'un disque brésilien et pas américain, ou anglais, ou allemand, ce qui aurait semblé plus logique en la circonstance. Mais on ne va pas boudier son plaisir.

AMERICAN FOLK BLUES FESTIVAL 1962 (3CD, Frémeaux & Associés - www.fremeaux.com)

54 ans après les faits, Frémeaux met à disposition du public l'enregistrement des 2 concerts de la tournée American Folk Blues Festival qui se sont tenus le 20 octobre 1962 à l'Olympia de Paris. Ces bandes, pourtant enregistrées avec les moyens techniques de la radio Europe n° 1, ont dormi pendant plus d'un demi-siècle dans le sous-sol d'un banal pavillon de banlieue. Par quel mystère ? Peu importe, l'essentiel est qu'elles aient fini par être redécouvertes, restaurées et publiées. 1962 marque la première année de l'American Folk Blues Festival, tournée montée par 2 promoteurs allemands et destinée à présenter au public européen quelques-uns des meilleurs bluesmen américains encore vivants. D'ailleurs, parmi les musiciens présents cette année-là, aucun n'avait encore jamais joué en Europe à l'exception du pianiste Memphis Slim, installé à Paris depuis novembre 1961. Après plusieurs concerts donnés en Allemagne, Autriche et Suisse, le barnum de l'American Folk Blues Festival débarque donc à Paris pour une seule journée, mais avec 2 concerts programmés, l'un à 18 heures, l'autre à minuit. Dans la salle, un public essentiellement amateur de jazz, venu là plus par

curiosité qu'autre chose, puisque, à l'époque, ce public intellectuel et élitiste ne voit dans le blues qu'une musique bâtarde sans grand intérêt, à peine digne de son cousin le rhythm'n'blues ou, pire, du rock'n'roll naissant, des styles pervertis par leurs aspects populaire et commercial. Ce coffret de 3 CD est la transcription de ces 2 concerts. Sur le CD 1, la première partie du concert de 18 heures, sur le CD 2, la deuxième partie, sur le CD 3, des extraits du concert de minuit. Sur scène se succèdent des bluesmen au style fort différent l'un de l'autre. C'est John Lee Hooker qui ouvre le bal, seul avec sa guitare électrique, marquant le tempo de son infaillible battement de pied. A l'époque, Hooker est encore un quasi inconnu en Europe, plus pour longtemps. Vient ensuite le "régional" de l'étape, Memphis Slim, accompagné par le contrebassiste Willie Dixon et le batteur Jump Jackson, avant qu'il n'invite l'harmonicien Shakey Jake à rejoindre le trio initial pour interpréter 3 de ses propres compositions. Au milieu du set de Memphis Slim, c'est Willie Dixon qui prend les commandes pour 2 titres, dont le "I just want to make love to you" qu'il a écrit pour Muddy Waters. Après l'entracte, la deuxième partie du concert démarre fort avec le duo Sonny Terry (harmonica) et Brownie McGhee (guitare), grand spécialiste du folk-blues au plus près des racines. Puis débarque T-Bone Walker, accompagné par Willie Dixon, Jump Jackson et le pianiste yougoslave Davor Kajfes. T-Bone Walker est un OVNI sur la scène blues américaine. Primo, il ne vient pas de Chicago ni même de Detroit. Texan de naissance, il a fait carrière en Californie. De plus, dès les années 30, il est le premier bluesman à délaisser la guitare acoustique au profit de la guitare électrique, comme le fait, dans le jazz, Charlie Christian. Les 2 hommes étaient d'ailleurs amis. Et, par dessus tout, T-Bone Walker est un showman. Il ne se contente pas de jouer DE sa guitare, il joue aussi AVEC son instrument. Il est le premier à jouer de sa guitare entre ses jambes, derrière sa tête ou avec ses dents, des gimmicks qui feront, plus tard, la réputation d'un Chuck Berry ou d'un Jimi Hendrix. Et ce 20 octobre, évidemment, il fait la totale sur les 4 titres qu'il interprète, tous de sa composition, dont l'un de ses plus grands succès, "Call it stormy monday". Une prestation physique et énergique qui déclenche l'ire d'une bonne partie du public, ces intellos qui ne jurent que par le jazz le plus pur et qui sifflent copieusement T-Bone Walker. Ce à quoi le guitariste, habitué à ce genre de réaction et qui en a vu d'autres, répond sur un mode ironique et cinglant, disant en substance aux siffleurs qu'il prend leur réaction pour un compliment, la meilleure preuve étant qu'il se sont bel et bien déplacés pour venir le voir, et qu'ils sont restés dans la salle durant son show. S'ils n'aimaient vraiment pas sa musique, ils seraient restés chez eux. Walker : 1 - public de l'Olympia : 0. Après cette partie de ping-pong vocal entre le guitariste et le public, Walker et ses musiciens sont rejoints sur scène par la chanteuse Helen Humes qui aligne quelques succès intemporels, "Money honey" des Drifters, "Kansas City" de Little Willie Littlefield ou "Saint Louis blues" de W.C. Handy via Bessie Smith. Pour le final, tout le monde se retrouve sur scène pour un "Bye bye baby" (une composition de Memphis Slim) de 10 minutes au cours duquel chacun y va de son petit solo. A quelques variantes près, le deuxième concert ressemblera au premier, même si, sur le troisième CD du coffret, on n'en trouve que des extraits et pas l'intégralité. Un triple CD à rapprocher de la série de 3 DVD parus en 2003 et 2004 qui proposaient des enregistrements filmés en studio durant ces tournées American Folk Blues Festival (entre 1962 et 1969 pour ces DVD, tandis que les tournées elles-mêmes perdureront jusqu'en 1982).

WASHINGTON DEAD CATS : Under the creole moon (CD, Devil Deluxe Music/Be Fast !!!)

RUMBLE IN WASHINGTON (CD, Be Fast !!!/Devil Deluxe Music)
On n'a pas tous les jours 30 ans. Encore que, quand on est chat et qu'on est réputé avoir 9 vies, 3 décennies ne représentent guère plus que l'entrée dans l'adolescence. Ce qui voudrait dire que les Washington Dead Cats, on devrait encore les entendre miauler pendant un bon moment. Il y a même gros à parier qu'ils nous auront tous enterrés avant de songer à souscrire un plan d'épargne retraite. Comment s'étonner, dès lors, de les voir sortir ce qui est déjà leur onzième album (et je ne parle pas des compilations) ? Ce qui donne une moyenne d'un tous les 3 ans, mais un chat, comme chacun sait, ça prend son temps, ça se léchouille beaucoup, ça dort pas mal, ça économise son énergie. Les Washington Dead Cats ne dérogent pas à la règle. En revanche, un greffier, une fois que ça a décidé de partir en chasse, ça ne lésine pas sur les moyens pour attraper sa pitance. Mélange de patience, de ruse, d'agilité et de force, il y a peu de chance d'échapper à ses griffes acérées. C'est pareil pour l'auditeur lambda. Une fois qu'on pose l'oreille sur un nouvel album du groupe, on est comme hypnotisé et on rend les armes sans mêmes songer à se défendre. C'est valable pour celui-ci comme pour

les précédents. On ne parle plus de punkabilly depuis longtemps à propos des Washington Dead Cats, en gros depuis qu'ils ont arrêté de jouer les marchands de quatre saisons en concert et de balancer des poireaux sur la tronche d'un public avide de sensations fortes. Au passage, une question me taraude : quel'un a-t-il eu le courage de garder l'une de ces précieuses reliques en souvenir, comme on collectionne les baguettes cassées ou les médiateurs usagés ? Si oui, dans quel état est-il ce poireau desséché par le temps ? Subtile question existentielle qui ferait un beau sujet au bac de philo. Mais je digresse et ma chronique n'avance guère. Plus de punkabilly donc, sinon comme un léger parfum de nostalgie qui embaume encore une musique plus prosaïquement rock'n'roll. Un rock'n'roll qui lape à toutes les gamelles, rockab, country ("Redhead girl with a blue dress on", "Everyday I lay a stone"), rhythm'n'blues (avec les cuivres éclatants de rigueur), psycho, punk, surf, gothique, garage, et caetera et caetera. La musique des Washington Dead Cats est devenue une juxtaposition d'univers, de paysages, d'ambiances, de sonorités qui nous font voyager tant dans l'espace que dans le temps. Une virée aux Caraïbes ? Une soirée vaudou ? Un trek dans les Appalaches ? Un dîner dans le repaire d'un super-vilain ? Une odyssée en plein désert ? Les Washington Dead Cats vous proposent tout ça dans leur dépliant touristique. Mais une fois que vous avez réservé votre billet, vous vous débrouillez pour survivre, l'accompagnateur n'est même pas une option. Les Washington Dead Cats vous filent les clés du camping-car ou de la machine à remonter le temps, pas le guide de survie en territoire félin. On apprend à la dure, façon commando parachuté derrière les lignes ennemies, et on tente d'atteindre le point de ralliement en temps et en heure si l'on veut avoir droit à un peu de ravitaillement. Les Washington Dead Cats, ça se mérite, ça ne se subit pas. C'est pas de la vulgaire bibine ni de la muzak tiédasse, c'est de la ration de campagne qui tient au corps. Et puis, on l'a dit, le groupe tient à fêter dignement son trentième anniversaire puisque, outre ce nouvel album, les Washington Dead Cats sont sur tous les fronts, une grosse tournée (normal), la réédition des 2 premiers albums (parus initialement en 86 et 87), une expo itinérante d'affiches, un film documentaire, 2 livres (l'un biographique, l'autre regroupant le travail graphique de Mat Firehair, le chanteur de la bande depuis ses origines), et une compilation hommage, "Rumble in Washington". Ouf ! Pour ce "tribute", on a rameuté le ban et l'arrière ban des groupes amis. Pour bien démontrer l'universalité musicale des Washington Dead Cats, le casting fait preuve d'une belle diversité. Il y a les commis d'office, tant ils grenouillent dans les mêmes eaux que nos matous préférés, les russes de Messer Chups et leur surf cryptique, les Brain Eaters et leur garage psychotique, Lord Fester, qui fut durant 20 ans le guitariste des Washington Dead Cats et qui sait donc de quoi il retourne, n'ayant quitté ses petits camarades que pour mieux se consacrer à la bande dessinée (Fred Beltran, tel est son vrai nom), les Atomic Rotors et leur psychobilly torpillé, les Astro Zombies et leur rockabilly survitaminé (j'ai même cru que le disque ne tournait pas à la bonne vitesse, mais comme c'est la version CD que je tiens entre mes petites patoules, il a bien fallu que je me rende à l'évidence, les dijonnais jouent plus vite que leur ombre), les Palavas Surfers et leur garage-surf tsunamique, ou les Manor Freaks et leur heavy punkabilly en fusion. Il y a les cousins germains qui font partie de la famille même s'ils ne viennent pas à chaque repas de première communion, Rikkha et son rock'n'roll charnel (ah, les "meow" sensuels de Juliette Dragon, Catwoman a trouvé une vraie rivale), Garage Lopez et son punk'n'roll de raminagrobis surnois, No Water Please et sa fanfare punky et punchy, ou Brassens's Not Dead et sa fausse bonhomie primitive. Et puis il y a les iconoclastes, ceux qu'on n'aurait jamais cru coupables de pensées félines mais qui savent se tapir dans l'ombre et sauter sur leur proie inattentive, Tagada Jones et leur hardcore-métal qui ont invité le pote Masto à partager une pizza sur le pouce, ou les Fatals Picards (?!?) qui, pour une fois, se montrent capables de pondre un morceau écoutable, comme quoi il ne faut jamais désespérer de la nature humaine. Bref, une compil foutrement délurée et carnassière qui revisite le répertoire des Washington Dead Cats en une foudroyante attaque éclair. Mentionnons la pochette signée Cromwell, encore un enfant naturel des Washington Dead Cats puisqu'il est par ailleurs chanteur et guitariste de La Bonne, La Brute Et Le Truand (le truand, c'est lui, tandis que la bonne c'est SeaweedYo, le batteur des Washington Dead Cats, et que la brute c'est Taga, Agathe Beltran pour l'état civil, épouse de Lord Fester). Tout ça est décidément bien incestueux. Pour le meilleur.



JOYLINER : Count to ten (LP autoproduit - www.joyliner.net)

Allez ! On prend les mêmes et on recommence. Quand on reçoit un nouveau disque de Joyliner, on sait à quoi s'attendre, ce qui a un côté rassurant et protecteur. On sent de légers frissons nous picoter l'épiderme au seul souvenir de l'écoute des disques précédents. Encore que là, pour leur septième album, ils aient légèrement modifié leur angle d'attaque. Après 6 CD, "Count to ten" est leur premier vinyl. Yes !!! Ce qui, au passage, permet au fidèle Mezzo de se lâcher au niveau du graphisme. Forcément, le 30 x 30 d'une pochette d'album est plus porteur de promesses créatrices que le 14 x 12 d'une jaquette de CD. Bien que le sus-nommé Mezzo, qui n'est plus vraiment un débutant, soit parfaitement capable de calibrer son travail au format imposé. Mais force est de constater que, ici, il peut déployer toute sa verve et sa flamboyance. Si vous voulez décrypter cette pochette et tous ses détails, ça devrait bien vous occuper la soirée. Et pour Mezzo, les super-héros semblent un tantinet fatigués. Ce qui n'est pas le cas de Joyliner, loin de là, malgré la double décennie d'odyssée musicale qu'ils viennent de se prendre sur l'encéphale. Après avoir de nouveau mis à contribution le studio Black Box et son ingénieur en chef Peter Deimel, oui comme sur les 6 opus précédents, ils nous servent une nouvelle fournée de chansons tirées au cordeau et torchées comme à la parade. Une dizaine de figures libres délicatement ciselées, sculptées et taillées dans le ramage le plus mélodieux qui se puisse concevoir. Parce que la force de Joyliner, c'est de savoir aligner de la note sans faillir, sans trembler, sans bégayer. Pourtant, des notes, dans la gamme, il n'y en a pas tant que ça, souvenez-vous de vos cours de solfège au collège. Ce qui n'empêche pas Joyliner de les marier habilement entre elles, comme un "nez" compose un parfum unique, et en faire d'adroites et lestes mélodies power-pop, avec la petite touche noise ou punk qui en rehausse le fumet. Un travail d'écriture qui a un coût, Joyliner mettant plusieurs mois, voire années, à peaufiner ses disques (cet album, par exemple, a été enregistré entre fin 2013 et début 2014 pour ne sortir qu'aujourd'hui), mais l'attente ne rend que plus savoureuse la découverte de ces galettes sonores. Joyliner, c'est l'assurance d'une musique attachante et stimulante, évocatrice d'atmosphères profondes et d'esprits dominants. Point d'effets de manche faciles ni de tours de passe-passe, tout est dans un savoir-faire quasi artisanal, au sens premier du terme, de la production à la commercialisation, bien loin de la pop industrielle, et industrielle, sans une once d'authenticité ou d'originalité. Avec Joyliner, compter jusqu'à 10 devient une évidence, un décompte qui mène droit à la maîtrise d'un univers sonore plutôt hospitalier pour qui sait y trouver les substances nutritives essentielles.

HANKY PANKY : Precious bitch (SP, Pop Sisters)

Déjà, soyons clair, choisir de prendre le titre de cette chanson des Raindrops, popularisée par Tommy James and the Shondells en 1966, comme nom de groupe relève du plus élémentaire bon goût. N'oublions pas non plus la version acidulée des 5.6.7.8's. Mais je m'éloigne du sujet qui nous intéresse ici, à savoir le premier single de ce jeune groupe nantais. Hanky Panky, c'est une power-pop racée et sémiillante, renforcée par la voix lascive d'Emy Magic, par une guitare (Rickenbacker, what else ?) harmonieusement subtile, et par des nappes d'orgue (Fender Rhodes ou Hammond, carrément, on ne se mouche pas du pied) à la fragrance délicieusement vintage. Les 2 titres de ce 45t n'auraient pas fait tache dans le répertoire d'un groupe comme Blondie (le Blondie de la grande époque, des débuts, évidemment), Hanky Panky véhiculant la même ironie polissonne dans ses mélodies sucrées et onctueuses. "Precious bitch", la face A, est un morceau enlevé et sautillant, tandis que "A queen without a crown", plus posé, se fait un chouia plus caressant. Le genre de truc qui vous chatouille dès le premier accord. A déguster à l'apéro en attendant l'album qui, semble-t-il, est déjà en boîte et ne devrait donc pas tarder à venir nous titiller l'enclume et le marteau. On en frémit d'impatience.

ZINES

BASTON LABAFFE Volume 3 (Audio-zine - bastonlabaffe@hotmail.fr)

Petit à petit, Manu s'impose dans le milieu de l'audio-zine avec son Baston Labaffe. Bon, en même temps, c'est le seul zine sonore que je connaisse, alors forcément, ça a tendance à orienter mon jugement. Comme les 2 premiers, ce troisième volume est un mélange de petites conneries (l'inénarrable émission "Ciel mon mardi" avec cette burne de Dechavanne dans les années 80 au cours de laquelle il avait invité Bérurier Noir, ou un extrait du film "Le grand soir" avec l'excellent Benoît Poelvoorde), de micros-trottoirs (les spectateurs d'un festival surf), d'interviews et de musique. Rayon entretiens, Manu

a mis son micro sous le nez de Mary Bell, un groupe parisien féminin qui pratique un pop-punk rafraîchissant, the Stops, un groupe féminin de Portland, Oregon (du coup, l'interview est évidemment en anglais), et son punk revigorant, Virginie Despentès à propos de son groupe de rap, Straight Royeur, au début des années 90, personnellement, je la préfère nettement dans son rôle d'écrivaine (Manu en profite d'ailleurs pour reprendre 2 citations extraites de ses romans), the Interrupters, angelenos protégés de Tim Armstrong au sein de la structure Hellcat (avec des propos traduits en français), P.R.O.B.L.E.M.S., autre groupe de Portland adepte d'un punk-rock chafoin (en anglais), Diego Pallavas lors d'un concert à Issy les Moulineaux, les cryptogaragistes dijonnais Vibromaniacs à propos de leur troisième album (chroniqué dans ces colonnes lors de sa sortie), et Totenwald, du dark-punk berlinois, limite cold-wave (en anglais pour un groupe assez international). A noter que Manu, comme il l'avait déjà fait sur le volume précédent, situe chaque entretien dans son contexte, avec parfois une petite anecdote pour expliciter un peu les conditions dans lesquelles il peut être amené à travailler (le magnéto qu'il oublie de mettre en marche avec Mary Bell, ou le froid polaire sévissant à Berlin avec Totenwald), ce qui rend la chose encore plus vivante. Enfin, appréciations comme il se doit la jaquette du CD avec 2 photos extraites de la série "The Avengers" ("Chapeau melon et bottes de cuir" en VF) mettant en scène la sublime Diana Rigg (miss Emma Peel), pas la dernière à distribuer de la baffe si nécessaire, histoire de rester dans le ton. 71 minutes de baston sonore.

PUNKULTURE n° 3 (www.massprod.com)

Après une année blanche, vu que le n° 2 était paru fin 2014, "Punkulture" ressort des limbes avec cette troisième livraison toujours aussi classieuse. Et je ne dis pas ça parce que j'y ai apporté ma modeste contribution. Vincent et toute l'équipe Mass Prod très élargie ont une nouvelle fois fait un boulot extraordinaire sur ce qu'on ne peut plus vraiment appeler un fanzine, mais bien un magazine. 64 pages et impression quadri, faut avouer que ça en jette. D'autant que, pour rester fidèle à la tradition établie dès le n° 1, le mag se présente sous une superbe couverture double page illustrée cette fois par Chester, un pilier du graphisme punk qui en profite pour parler aussi de lui et de ses activités. Pas le seul illustrateur à être passé à la question, c'est aussi le cas pour BB Coyotte à l'occasion de la parution de son second jeu de cartes. J'avais mis la main sur le premier il y a quelques années, me le faut aussi celui-là, nom de d'la ! C'est donc de punk sous toutes ses formes dont traite "Punkulture". Vous me direz, normal, avec un titre pareil. Pas faux vous répondrais-je. Même si ce n'est pas toujours aussi évident qu'il y paraît. Regardez le Parti Socialiste qui n'a rien de socialiste. Faut toujours se méfier de la publicité mensongère. Ici, pas de souci, vous pouvez y aller les yeux fermés. Pas d'effet d'annonce, pas de traçabilité vérolée, pas de cheval déguisé en boeuf, du punk, rien que du punk. Avec une belle brochette de groupes à qui on a posé tout un tas de questions sans penser à mal : Pierrot Sapu, toujours actif musicalement même s'il est aujourd'hui un peu devenu curé, curieux parcours, Peter and the Test Tube Babies, 40 ans de turbin punk et ils ne songent même pas à la retraite, Charge 69, "que" 20 ans dans les dents mais un anniversaire dignement fêté avec un "best of" original, Chuck Twins California, oui il y a aussi un (tout petit) peu de rock à Sens, Mad Phil, des Cafards aux Bad Lieutenants ce mec a traversé 30 ans de punk et a réussi à sauver sa peau, R'n'C's et Brigitte Bop, 2 des piliers du label Trauma Social qui prouvent qu'une célèbre pucelle a eu bien fait de venir baguenauder du côté d'Orléans voilà quelques siècles pour déniaiser l'autochtone, Komptoir Chaos, des bisontins qui ont trouvé de quoi occuper les longues soirées d'hiver dans l'un des coins les plus froids de l'hexagone, et puis une poignée de gangs recommandés par le label vosgien Déviance, et une autre pour démontrer toute la vitalité du punk breton, mais il y a longtemps qu'on n'a plus aucun doute à ce sujet. Il y a aussi du carnet de voyage, histoire de se balader en Colombie, en Equateur, en Allemagne, en Belgique, au Pays de Galles, nettement plus punk que le Guide du Routard. On y parle aussi zine, "Bullshit'n'roll", asso, "Le Vivier" à St Brieuc, labels, Hardcoretrooper et la Voix des Heres, on y chronique du disque ou du bouquin, il y a des tonnes de photos, bref on ne s'ennuie pas vraiment à la lecture de ce pavé, moins, en tout cas, qu'à celle du dernier Guillaume Musso.

